

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE



Fig. 1 - Vue de Vienne contemporaine du voyage d'A. Gölnitz [d'après le recueil de Christophe Tassin, *Les Plans et profile des principales villes et lieux considérables de France, province de Dauphiné* Ensemble les cartes générales de chaque province et les particulières de chaque gouvernement d'icelles, [s.l.] : [S.n.], 1638. [Vienne, Médiathèque le Trente].

Gérard Lucas et Roger Lauxerois

Vienne dans l'*Ulysses belgico-gallicus* d'Abraham Gölnitz (suite et fin)¹

[Nous avons laissé notre voyageur Abraham Gölnitz près de l'hospice et dans la maison consulaire, installée alors dans un ancien monument historique, le Palais des Canaux, où trônaient dans la salle du conseil les armoiries de la ville, empreintes du sceau de la religion catholique avec la devise VIENNA CIVITAS SANCTA « Vienne, ville sainte ». Les commentaires au texte d'A. Gölnitz sont regroupés dans des encarts à la fin du récit (p. 9) ; ils sont annoncés par des lettres en gras, en marge du texte. La bibliographie et les abréviations figurent à la page 25 du précédent bulletin].



« À l'intérieur, dans la salle du conseil, un orme déploie les armoiries de la ville avec cette devise : *Vienna civitas sancta* « Vienne, ville sainte ».

« Cette inscription est à l'origine d'une autre, gravée sur un arc triomphal en l'honneur de Louis XIII, roi de France

ANTIQUA SANCTAE MOENIA VIENNAE SUBIS ;
QUA SANCTIORA TE HOSPITE DEINCEPS ERUNT.

« Tu franchis les murs antiques de Vienne la Sainte ;
Ils seront plus saints encore, puisque tu es leur hôte. »²

« Sur le même arc érigé sur une place, tu trouveras l'inscription :

FELICISSIMO ET EXPECTATISSIMO
ADVENTUI LUDIUICI XIII, GALL. ET NAU. REGIS CHRISTIANISS.,
PRIME FORTUNE HEROIS INUICTISSIMI DE PERDUELLIBUS
TRIUMPHANTIS, FAUENTE CÆLO, GESTIENTE TERRA, HORA
RIDENTE, S.P.Q. VIENNENSIS ARCUM PIETATIS SUCE OBSIDEM,
AMORIS INDICEM, AD PERPETUUM OBSEQUII MONUMENTUM E.A.P.

« En l'honneur de la venue très heureuse et très attendue de Louis XIII, roi de France et de Navarre, roi très chrétien, héros invincible de la fortune qui triomphe des



Fig. 2 - La devise *Vienna civitas sancta* brochant l'orme, sur un des modèles d'armoiries (XVIII^e siècle) adoptées par les autorités municipales depuis le Moyen Âge [d'après fac-similé - musées de Vienne].

[R.1]

1 - La première partie de ce récit a été publiée dans le précédent *Bulletin*, n° 112, 2017, 2, p. 7-25.

2 - N. Chorier, *o.c.*, p. 335-336, ne donne pas cette inscription ni la suivante, qui furent probablement provisoires ; en revanche il en donne une autre gravée sur la Porte d'Avignon, qui rappelle la venue de Louis XIII à Vienne le 5 décembre 1622.

rebelles, favori du ciel, désiré de la terre, à qui l'heur sourit, le Sénat et le peuple de Vienne ont érigé cet arc gage de leur piété, témoignage de leur amour, pour servir de monument perpétuel à leur déférence » [R.2]

*« Près de la curie, il y a la Tour d'Orange : elle servit de prison à un prince d'Orange plusieurs années durant, d'où lui est venu un tel nom. »*³ [S]

*« Il y a encore une autre tour ronde, mais plus éloignée, attribuée à Pilate, bâtie à côté de la porte de Lyon ; voici ce qu'en dit le livre Les antiquitez de France, à la page 834 : « Tybere y fist construire ceste haute tour, où l'on tient communement que Pilate rendit la vie à celui qui la luy avait prestée, comme aussi se voyent encore de grandes pyramides dans les vignes, où estoit son logis »*⁴ [T]
[U]
[V]

*« L'amphithéâtre, ouvrage antique romain, est assez visible encore dans sa partie intérieure et remarquable par ses vieux murs construits avec de très grands blocs. »*⁵ [W]

« Le pont jeté sur le Rhône par Tibérius Gracchus lors d'une campagne en Gaule est assez haut et assez long, et a été bâti en l'année 576 A.V.C.⁶ ; il est fortifié par deux fortins, placés à chacune de ses extrémités. À la droite du pont, se dresse ce monument [X]

A. 22. ANNO

L.CALPVR. PISONI

M. VETTI M. BOLANI

COS.

PONTIFEX STIPE⁷

3 - La tour a été partiellement démolie en 1807. A. Macé, n.1, p. 104-105, discute longuement sur l'identité de ce prisonnier princier ; il réfute en particulier Chorier (*o.c.*, p. 382-383), qui pense qu'il s'agissait de Louis de Châlons, prince d'Orange, que Charles VII aurait fait enfermer pour trahison avec les Anglais. A. Macé avance prudemment l'idée qu'il s'agirait plutôt de son fils, Guillaume VIII, allié de Charles le Téméraire et prisonnier de Louis XI à partir de 1472.

4 - Duchesne A., vol. II, p. 154 (voir références bibliographiques, dans le précédent *Bulletin*, p. 25).

5 - À Vienne, comme à Lyon d'ailleurs, on a mis très longtemps à identifier ce monument que Gölnitz pense être un amphithéâtre, selon une idée assez généralement admise ; Chorier par exemple (*o.c.*, p. 416-421) adopte ce point de vue ; malgré quelques esprits dubitatifs comme Cl. Charvet, T.C. Delorme et T. Desjardins, il faudra attendre le début du XX^e s. avec les fouilles menées par E. Bizot en 1909-1910 et surtout par J. Formigé à partir de 1919 pour établir la vérité. Voir CAG 38/3, notice 137, p. 349-351.

6 - Datation qui utilise le comput romain A.V.C. (*ab urbe condita*) qui a pour point de départ l'année de la fondation de Rome par Romulus et Rémus (date traditionnellement admise de 753 av. J.-C. pour notre comput) ; l'année de construction du pont correspond ainsi à l'an 177 av. J.-C. ; ce qui est tout à fait impossible. Gölnitz reprend encore ici une idée répandue qui repose sur une affirmation totalement fantaisiste de la *Chronique* d'Adon (PL 123, col. 62A), alors qu'il s'agit du pont médiéval, qui disparaîtra en 1651 (voir Chorier, *o.c.*, p. 107-127 ; sur les ponts de Vienne, voir L. Brissaud, J.-L. Prisset, « Vienne St-Romain-en-Gal et Ste-Colombe, Rhône. Ponts sur le Rhône et sur la Gère. », dans G. Barruol, J.-L. Fiches, P. Garmy, *Les Ponts routiers en Gaule romaine*, Montpellier-Lattes, 2011, p. 267-282).

7 - Témoignage intéressant et problématique de Gölnitz qui situe la pierre en relation avec le pont sur le Rhône [voir encart n° X]. En fait cette inscription a été signalée aux XVI^e et milieu XVII^e siècles au pont de la Gère. Chorier, *o.c.*, p. 60 ; *I.L.N.* V.1 (Vienne), n°31, p. 102-103 qui retient sa localisation au pont de Gère : *Anno / C(ai) Calpurn(i) Pisoni[s], / M(arci) Vetti Bolani / co(n)s(ulum). / Pontif(ices), ex stipe.* ; « L'année du consulat de Caius Calpurnius Pison et de Marcus Vettius Bolanus [= 111 ap. J.C.]. Les pontifes, avec le produit d'une quête ». Cette interprétation invalide celle d'A. Gölnitz qui faisait un contresens en lisant à la dernière ligne : PONTIFEX.STIPE. L'indication A 22 en début de ligne de la copie de Gölnitz doit être une méprise de l'auteur ou de l'imprimeur, reprise par l'ouvrage de 1664 d'A. de Bonne Case (voir encart n°2B).

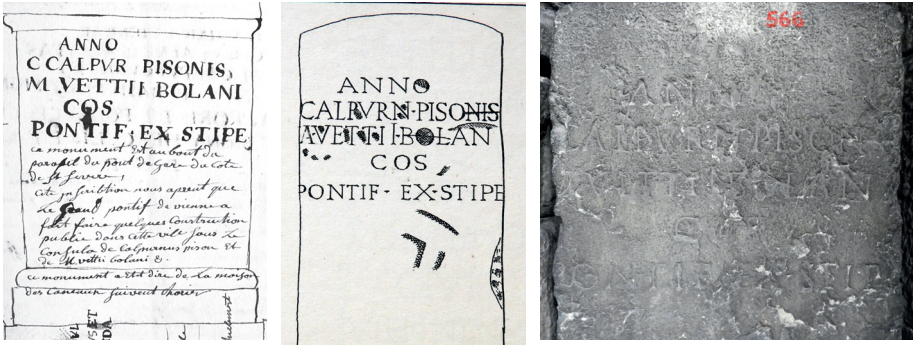


Fig. 6 - Le piédestal de 111 ap. J.-C. défiguré par ses remplois successifs.

Fig. 6 a - Dessin légendé de P. Schnyder vers 1780/1790
[Nouvelles recherches sur les antiquités de Vienne en Dauphiné, manuscrit Vienne, Médiathèque le Trente, M11]

Fig. 6 b - Copie de l'inscription par J. Leblanc
[J. Leblanc, *Album du musée de Vienne*, Vienne, impr. Timon, 1879 - musées de Vienne]

Fig. 6 c - Le piédestal de 111 ap. J.-C. Détails de l'inscription (*ILN*, V, 1, n° 31) [au musée de Vienne - photo R. Lauxerois].

« On montre dans la ville un "asile"⁸. Le lieu de refuge est en pierre, de forme carrée, avec quatre piliers, auxquels sont suspendus les drapeaux et emblèmes du gouverneur.

« Dernier des édifices profanes, un « atelier de Vulcain » destiné à la fabrication d'épées, très prisées en France et très chères, qui est divisé en quatre parties⁹. Il est affermé par le Chapitre suprême ou le Clergé de l'archevêché. Les ouvriers montrent aux visiteurs comment ils fabriquent ces épées ; pour chacune d'elles, on prend de vieux fers et un morceau allongé d'acier, d'une demi paume de long, de l'épaisseur d'une pique, qu'on étire sur un foyer ou une fournaise après l'avoir creusé en son milieu ; puis du fer est injecté dans l'ouverture pratiquée dans l'acier, il chauffe avec l'acier et fusionne avec lui, jusqu'à prendre grossièrement la forme d'une épée. Puis cette épée grossière passe de là à une autre fournaise où on l'étire à sa juste longueur en lui donnant sa forme, est aiguisée et polie sur des meules tournantes.¹⁰

« Tel est l'aspect "matériel" de la ville. Pour ce qui relève du gouvernement dans le domaine "spirituel", il est dans les mains de la cour suprême du Dauphiné. Car l'archevêque a sous lui l'évêque de Grenoble, et ceux de Maurienne, de Gap et de Valence. Si on veut en savoir davantage, il faut acheter le livre *Les Antiquitez de Vienne*, qui se vend publiquement.¹¹

« Quand nous sortîmes de Vienne, quelques amis nous accompagnèrent encore

8 - Il s'agit de "l'asile de la Table-Ronde", voir son histoire dans Chorier, *o.c.*, p. 84-86.

9 - Voir N. Chorier, *o.c.*, p. 493-494.

10 - Les épées forgées à Vienne ont été réputées, on disait même "une Vienne" ; cette industrie introduite sous Louis XI voit son apogée au XVI^e siècle ; néanmoins, elles ont encore les honneurs de l'*Encyclopédie* qui lui consacre une courte notice (volume 17, col. 226a, signée D.J. c'est-à-dire du Chevalier Louis de Jaucourt, éd. 1771).

11 - Il s'agit de l'ouvrage publié par le chanoine Jean Le Lièvre, en 1623.

jusqu'à la « pyramide de Pilate »¹², située sur notre droite, où, après avoir échangé avec eux un ultime adieu, tout notre esprit se reporta sur notre voyage. À deux milles, nous traversâmes le village d'Auberives. Bientôt, nous passâmes par un bois de chênes sur une route empierrée toutefois, dans une vallée verdoyante, arrosée par le Rhône. Après avoir laissé sur notre droite le mont de Pilate¹³, nous tombâmes à deux milles sur le village de Péage de Roussillon, à l'heure du déjeuner ; c'est ici que nous trouvâmes [Y] hébergement dans un relais, "à l'ange".

« Après le repas, nous pouvions voir à notre gauche, sur une hauteur Saint-Romans¹⁴ ; puis nous eûmes le village de Saint-Rambert à deux milles et la place de Saint-Vallier à deux milles encore ; nous jugeâmes bon d'y passer la nuit, "au lion d'or".

« En partant, le matin, à un demi mille nous vîmes un château avec un village, "la maison de Pilate"¹⁵ ; on dit que Pilate y a habité. A un demi mille de là, un village nommé "le château de Serve" ; suit à un mille le village de Tain (Thynnium)¹⁶ ; [Z] la route est couverte de pierres, les collines de buis. Ce village et la place de Tournon, sur l'autre rive du Rhône, dépendent d'un seul comte, qui porte le même nom que la ville.... »



A. Gölnitz poursuit alors sa route vers le sud de la France ; ce sera son seul passage à Vienne. Comme nous l'avons indiqué plus haut¹⁷, en 1643 l'abbé Louis Coulon (1605-1664) publiait un guide de voyage qu'on considère comme fort inspiré de celui de Gölnitz, auquel il ne se réfère pourtant nulle part¹⁸. Son ouvrage a connu un grand succès. À titre de comparaison, il nous a semblé bon de rapporter ici les deux pages et demi consacrées à Vienne dans ce volume dont le titre décalque celui de Gölnitz : *L'Ulysse françois, ou le voyage de France, de Flandre et de Savoye. Contenant les plus rares curiosités des pays, la situation des villes, les mœurs et les façons de faire des habitants* (Paris, 1643)¹⁹.

12 - A. Macé, qui écrit en 1856, donne une longue note sur ce monument en précisant qu'il n'est autre chose qu'une curieuse aiguille plantée au milieu d'un champ, quelques centaines de mètres au sud de Vienne ; qu'elle a suscité de multiples interprétations ; que la plus vraisemblable lui semble être celle de T.-C. Delorme qui l'interprète, dans un article de la *Revue de Vienne* 2, 1838, p. 449 comme la *spina* d'un cirque. Il aura fallu bien des siècles et vaincre bien des légendes sur ce monument pour en arriver à la vérité.

13 - L'origine du nom intéresse déjà N. Chorier, *o.c.*, p. 31 ; C. Charvet, vers 1770 dans ses *Fastes de la ville de Vienne* (éd. Savigné 1869, p. 41) ; et E. Mulsant, *Souvenirs du Mont Pilat et de ses environs*, Lyon, 1870.

14 - S'agit-il réellement de Saint-Romans qui est dans le pays de Royans, à l'est de Romans ! Si on se fie à l'itinéraire on peut supposer qu'il s'agit tout simplement du village de Roussillon ?

15 - Le village s'appelle Ponsas ; il suffit de rapprocher ce nom de Ponce Pilate pour enclencher l'imaginaire ; selon A. Macé, c'est ce qu'aurait fait un cordelier, Jacques Fodère, dans un ouvrage publié en 1619 sur les couvents de son ordre. Chorier, *o.c.*, p. 32, donne une autre explication.

16 - En fait le nom latin qui nous est parvenu est *Tegna*.

17 - Voir dans la première partie, *BSAV*, 112, 2017, 2, p. 7-8.

18 - A. Macé, (*o.l.*, 1858) mentionne dans sa préface (page XV) l'ouvrage de L. Coulon, qui est présenté dans la *Biographie Universelle* (Paris, 1813, vol. X, p. 94) comme une traduction de Gölnitz, qu'il n'a pas pu se procurer. En fait, il s'agit plutôt d'une adaptation.

19 - L'extrait sur Vienne est aux pages 509-511. Nous en avons modernisé l'orthographe et la ponctuation. L'ouvrage est numérisé sur le site de la BNF-Gallica.

« Vienne, qui a été autrefois le magasin des blés de Jules César, et qui est encore aujourd'hui la principale ville du bas Dauphiné, a été beaucoup plus grande qu'elle n'est à présent, comme l'on juge par les masures des vieilles murailles. Elle est assise sur le Rhône, qu'on passe sur un pont, et arrosée de la petite rivière de Gère, qui fait moudre plusieurs moulins à blé et à papier, et d'autres à métal, où se font d'excellentes lames d'épée par l'ingénieuse invention de certains martinets²⁰, qui se lèvent et s'abaissent à la cadence au mouvement des roues, comme les marteaux des forgerons sur une enclume. Cette ville dispute avec Lyon de la Primatie des Gaules et se glorifie d'avoir vu deux fois l'Église universelle avec son chef renfermée dans ses murailles pour la célébration de deux Conciles Œcuméniques. Les Antiquités dont elle conserve soigneusement les précieux restes sont des témoignages du rang qu'elle a tenu parmi les belles villes de l'Empire Romain : son amphithéâtre est presque tout entier ; on y voit une tour ronde, que Tibère fit bâtir, et où l'on tient communément que Pilate rendit le vie à celui qui lui avait prêtée ; comme aussi se voient encore de grandes Pyramides dans les vignes, où était son logis, le lac où il se précipita, et tient-on pour chose assurée que l'église de N.-Dame, a été bâtie sur les ruines du Palais où il rendait la justice ; aussi lit-on sur un pilier ces paroles gravées en pierre : « C'est le pommeau du sceptre de Pilate ». [ZA]

« Je ne rapporterai point l'opinion du vulgaire, qui croit qu'un certain Vénérius, Africain de nation et banni de son pays, en entreprit la première assiette il y a plus de deux mille ans, et que, l'ayant achevée en deux ans, il lui donna le nom de Bienne, du mot latin Biennum. Je ne dirai point aussi que les Romains, ayant conquis le Dauphiné, le surnommèrent Senatoria, pour une marque de la grandeur de leur Sénat ; ni que Vitellius y étant assis dans son lit de justice, un coq lui vola sur les épaules, et de là sur la tête, qui fut un présage qu'il devait un jour tomber entre les mains d'un Gaulois ; ce fut cet Antonius, natif de Toulouse, dont parle Suétone, qui en sa jeunesse avait eu le surnom de Bec-de-Coq. Ce qu'assure Méla²¹, qu'il y avait une fameuse Université dès l'Empire de Néron, est un peu trop éloigné pour être cru sur sa simple déposition. Ce que j'estime davantage, et qui relève beaucoup l'honneur de cette ville, c'est le nom de Sainte qu'elle s'est acquis par le courage et par le sang de ses Citoyens, qui aimèrent mieux perdre la vie que la Foi durant les premières persécutions des Gaules. [ZB]

« De Vienne, on descend à Tournon le long du Rhône, durant cinq ou six lieues, laissant à main gauche Romans ; S.-Rambert, et S.-Valier. Il y a un Château très fort, qui est aux anciens Comtes du lieu ; avec un beau Collège des Pères Jésuites, et une riche Bibliothèque. Tournon est sur une rive, et Tain sur l'autre, la rivière entre deux : d'où vient le proverbe « qu'entre Tain et Tournon ne paît brebis ne mouton ». À trois lieues de là, vous trouvez Valence, où vous êtes bien logés à "La ville de Paris". »

20 - J.-J. Bouchard, dans *Le voyage de Paris à Rome en 1630*, Paris, 1881, p. 101 : « L'on appelle ces forgerons-là les martinets, peut-être à cause qu'ils sont toujours dans l'eau comme ces oiseaux. De cela et de la ville, voyez Gölnitzius, p. 443 ».

21 - L'auteur semble songer à Pomponius Méla, géographe latin du 1^{er} s. ap. J.-C., auteur d'une chorographie ; mais il n'y a dans cet ouvrage nulle mention d'une université à Vienne, ville qui n'est citée qu'une seule fois (II, 74).

Comparé au texte de A. Gölnitz, celui de L. Coulon est très différent et bien plus concis : il ne reste rien des curiosités épigraphiques signalées par A. Gölnitz et L. Coulon n'a retenu de l'histoire de Vienne que les affabulations d'Adon sur Vénérius et les rumeurs populaires qui circulent à propos de la présence de Pilate à Vienne. Quant à l'histoire moderne, elle est totalement absente et le passage sur la fabrication des épées de Vienne est réduit à un bref jugement de valeur, sans descriptif technique aucun. On a bien du mal à retrouver la densité du texte de Gölnitz. En revanche, il est probable que L. Coulon a puisé la plus grande partie de son inspiration pour ce chapitre sur Vienne dans le volume d'A. Duchesne²².

L'ouvrage de Gölnitz frappe par la curiosité de l'auteur et par la variété des sujets qu'il aborde, tant antiques que médiévaux et contemporains de l'auteur. Il a été vite considéré comme un modèle du genre et bien des ouvrages historiques et/ou géographiques y feront référence²³ ; le fait qu'il soit rédigé en latin ne constituait pas un obstacle, car le public qu'il pouvait toucher était familier de cette langue couramment utilisée dans le monde des lettres et des sciences. La multiplication des récits de voyages à partir du XVII^e siècle engendre des réminiscences d'un récit à un autre et Vienne n'échappe pas à la règle. Sa situation géographique en fait une étape privilégiée sur le chemin du Midi de la France ou vers la Suisse et surtout l'Italie. C'est une banalité de dire que, le plus fréquemment, les voyageurs s'attardent sur ses antiquités, ses églises et ses activités industrielles, métallurgiques et textiles. Mais c'est un autre sujet que l'étude approfondie de ces textes, dont N. Chomat offre un aperçu dans un article du *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*²⁴. Il resterait à faire une anthologie de tous ces passages où Vienne est évoquée²⁵.



22 - A. Duchesne, *Les antiquitez et recherches des villes...*, Paris, 1609, seconde partie, livre IV, chapitre IV, p. 153-155. En particulier les passages où sont cités Suétone et Pomponius Méla.

23 - Ch. Liaroutzos, « Les premiers guides français imprimés », dans *In situ. Revue des patrimoines*, 15, 2011, p. 2-9 (avec bibliographie intéressante sur les "guides").

24 - Nathalie. Chomat, « L'image de Vienne à travers les récits de voyage », *BSAV*, 93, 1998, 4, p. 3-30.

25 - Au début du XVIII^e siècle, Louis de Leusse (1677-1746), conseiller au Parlement de Grenoble, possédait l'ouvrage d'A. Gölnitz dans sa bibliothèque : voir Jean-François Grenouiller, « La bibliothèque d'un parlementaire viennois au milieu du XVIII^e siècle », *BSAV*, 1976, 2, p. 22-30 [référence aimablement rappelée par J.-F. Grenouiller].

COMMENTAIRES

R - Le roi Louis XIII à Vienne

R.1 - Symboliques royale et viennoise - Le jeune roi Louis XIII, alors âgé de 21 ans, fut de passage à Vienne, où il passa la nuit du 5-6 décembre 1622 pour gagner Lyon le lendemain. Les Viennois voulurent honorer leur hôte royal par une inscription placée sur la porte d'Avignon par où devait entrer le roi de retour du siège de Montpellier, tenue alors par le parti protestant ; Nicolas Chorier la mentionne en 1658 dans son ouvrage *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne* (éd. 1846, p. 335-336) et la date de 1622, date de la « première entrée » du roi à Vienne [Thomas Mermet, *Histoire de la ville de Vienne*, t. III, Vienne, 1854, p. 398 ; id., *Ancienne chronique de Vienne*, Vienne, 1845, p. 58]. Cette inscription est pourtant différente des deux inscriptions qu'a vues A. Gölnitz vers 1631. En prenant le texte de la première à la lettre on aurait pu imaginer qu'elle s'était trouvée au voisinage des remparts de Vienne ; mais la localisation donnée renvoie à un « arc triomphal », arc éphémère dressé à l'occasion de l'arrivée du roi. Le formulaire est imprégné des prétentions viennoises qu'une des devises de la ville exprimait depuis la fin du Moyen Âge : « ville sainte », sans renier son antiquité et celle d'avoir été « ville sénatoriale ».

R.2 - L'arc triomphal - Cette expression, que l'on retrouve dans les écrits contemporains, ceux de Nicolas Chorier, ainsi qu'une variante « porte triomphale », désignait alors l'ensemble architectural constitué par les deux arcades de l'angle sud-est du forum antique encore en place aujourd'hui [CAG, 38, 3 - *Vienne* - n° 088, p. 280].

Mais est-on assuré que cette dénomination d'arc triomphal utilisée par A. Gölnitz s'appliquait ici à ces bâtiments anciens ? La suite autorise une autre interprétation. À propos de la seconde inscription A. Gölnitz affirme l'avoir relevée « sur le même arc érigé sur une place ». Nous pouvons alors comprendre avec A. Macé (en 1858 - voir bibliographie) qu'il s'est agi d'un arc provisoire dressé à l'occasion de l'entrée de Louis XIII à Vienne. À la question, « y-a-t-il eu une entrée du roi autre que celle de décembre 1622 ? » nous avons plutôt tendance à répondre négativement. En juillet 1629, Louis XIII revenait du Languedoc ; mais il dut éviter de traverser Vienne, alors en proie à une première épidémie de peste, et il passa par Jardin et Mions pour rejoindre Lyon. De plus en se fiant sur les chroniques de Thomas Mermet, on ne trouve pas d'autre cas d'un séjour du roi à Vienne [*Ancienne chronique de Vienne*, Vienne, 1845, p. 58, 203, 205]. Il convient donc d'admettre qu'A. Gölnitz fut témoin visuel, vers 1631, des marques de soumission des Viennois à l'endroit du souverain français ; moins de 10 ans le séparaient du bref passage de Louis XIII à Vienne, en décembre 1622. A la différence de l'inscription qui met l'accent sur la puissance des remparts de Vienne (métaphore vraisemblable aussi pour célébrer le roi comme rempart contre l'hérésie), la seconde fait à l'évidence plutôt écho au retour de la paix religieuse, obtenue grâce aux vertus et à la Fortune du prince. Elle s'inscrivait à la suite du siège de Montpellier et du traité de paix (octobre 1622) qui mirent fin à la campagne militaire dans le Midi languedocien. Le parti protestant hérétique et rebelle y avait été affaibli et le pouvoir monarchique, profitant d'un calme relatif, se trouvait renforcé.

Ces marques viennoises de déférence, cette profession de fidélité au roi triomphateur, défenseur de la religion catholique contre les rebelles, participaient de tous les rituels festifs éphémères qui accompagnèrent alors le retour du souverain à Paris (10 janvier 1623). Elles s'insèrent, à Vienne plus modestement qu'ailleurs (le roi n'a fait que passer la nuit), dans la série des témoignages adressés au roi, à chacune de ses entrées solennelles à Arles (30 octobre 1622), Aix (3 et 10 novembre 1622), Marseille (7-9 novembre 1622), Avignon, Montélimar (23 novembre 1622), Valence, Romans,

Grenoble (29 novembre 1622), Lyon (à partir du 6 décembre) : harangues, adresses, devises, arcs de triomphe peints et illustrés d'allégories ou de références à la mythologie romaine, décorations architecturales, théâtres, tableaux allégoriques... Les édiles viennois furent moins expansifs dans leur démonstration et se contentèrent de faire usage plutôt d'inscriptions latines honorifiques, comme l'Antiquité en avait laissé des exemples dans la ville [sur les entrées de Louis XIII dans la vallée du Rhône, voir Marie-Claude Canova-Green, « Révolte et imaginaire : le voyage de Louis XIII en Provence, 1622 », dans *XVII^e siècle*, 2001, 3, p. 429-439]. Le passage du roi à Vienne dut même paraître secondaire aux journalistes du *Mercurius François* qui n'en firent pas mention pour l'année 1622 ; l'étape viennoise est passée sous silence entre celle de Vizille et celle de Lyon [*Le Mercurius François*, Paris, J et-E. Richer, 1623, p. 894-895]. Malgré cette indifférence, le témoignage d'A. Gölnitz garde son importance ; il révèle, dans la continuité du retour à l'Antiquité qui caractérisa la Renaissance, l'attachement des Viennois à leur passé romain, au point de reprendre la formule romaine SPQR en l'adaptant : *S(enatus) P(opulus) Q(ue) Viennensis*. L'imprégnation vaut aussi pour l'évocation de la félicité du prince assimilé à un héros que la bonne fortune et les faveurs du ciel protègent... cela rappelle l'idéologie qui fondait le pouvoir impérial romain !

S - La Tour d'Orange - Les vestiges des arcades de l'angle sud-est du forum romain avaient été défigurés à partir du Haut Moyen Âge par des constructions postérieures, qui les englobaient et les surmontaient et en particulier par une tour (connue depuis le XVI^e siècle sous l'appellation de Tour d'Orange) élevée sur étage ; c'était alors la propriété de Saint-Maurice. Cet ensemble hétéroclite constituait la partie occidentale de l'ancienne forteresse "des rois de Bourgogne" ou "Palais des Canaux" - là-même donc où notre voyageur venait d'entrer pour visiter la maison consulaire, là même où il avait remarqué les armoiries frappées de la devise « Vienne cité sainte » [voir dans la première partie de l'article, à la lettre Q].



Fig. 3 - Les restes de la Tour d'Orange au début du XX^e siècle [carte postale éditée sous la marque LL (=Lévy et Neurdein réunis, 44 rue Letellier, Paris)].

T - Le voyageur a la bonne idée de citer une de ses sources que nous avons pu identifier malgré une citation incorrecte : André Du Chesne (ou Duchesne), *Les Antiquitez et recherches des villes, chasteaux, et places plus remarquables de toute la France*, Paris, Chez Jean Petit-pas, 1614, livre IV, p. 810-813. Il lui emprunte quelques références historiques : l'attribution de la construction du pont à Tiberius Gracchus, le passage sur Jules César [voir la première partie], la tour ronde construite par Tibère et associée

au souvenir de Pilate [voir ci-après U], ainsi que la mention de l'amphithéâtre [voir ci-après W]. Quant à la revendication pour les Viennois d'avoir été dotés d'un sénat à l'instar de Rome, justifiant le privilège de la dénomination "ville sénatoriale", elle fut mise en avant dès la fin du Moyen Âge, anticipant ainsi même le retour à l'Antiquité remise au goût du jour par la Renaissance.

On retrouve à nouveau, en 1638, les mêmes rubriques dans le recueil de Christophe Tassin, *Les Plans et profilz des principales villes et lieux considérables de France, province de Dauphiné...*, à la notice consacrée à Vienne : le surnom d'*urbs senatoria*, la construction du pont sur le Rhône par Tiberius Gracchus, celle de la Tour de Pilate par Tibère, le passage de J. César...

U - Tour de Pilate et pont ancien - [voir CAG, 38, 3 - Vienne, n° 192]. Cette tour appartenait à la courtine nord de l'enceinte romaine, construite au niveau de la porte de Lyon (ou porte de Mauconseil). Il est curieux de lire ici que sa construction était présentée comme l'œuvre de l'empereur Tibère. Notre voyageur, à l'instar de sa source, a-t-il confondu



Fig. 4 – La lettre R indique l'emplacement de la Tour de Pilate, qui, déjà en partie ruinée, a été détruite lors de la construction du quai du Rhône vers 1765-1770 [Plan géométral de la ville de Vienne ancienne et moderne, dans P. Schneyder, manuscrit M10, Vienne, Médiathèque de la Tréte].

l'empereur Tibère (successeur d'Auguste et à l'origine de la disgrâce du préfet de Judée Ponce Pilate), et le tribun de la plèbe romaine (2^e tiers du II^e siècle av. J.-C) Tiberius Sempronius Gracchus qu'il cite lui-même plus loin, et que depuis la *Chronique* de l'évêque Adon (2^e moitié du IX^e siècle) on considérait comme le constructeur d'un pont sur le Rhône (pont en général identifié et confondu avec le pont médiéval que nous savons avoir été construit au XIII^e siècle par l'archevêque Jean de Bernin) [voir ci-après X]. Cette tour où Pilate aurait été relégué lors de son exil et où il se serait donné la mort, tête de l'enceinte aux bords du Rhône, fut souvent endommagée lors des tempêtes ou violence des flots, et fut détruite définitivement lors de la construction du quai en 1769.

Non loin de cette tour, N. Chorier, au milieu du XVII^e siècle, reconnaît l'existence d'un « ancien pont » romain, révélé par « des mesures » sur lesquelles se brisent les flots du Rhône et par des mémoires du XVI^e siècle qui citent des « épaulements » encore visibles sur la rive opposée [N. Chorier, éd. 1846, p. 31, 110] ; lequel pont doit probablement être le pont romain localisé un peu en amont du confluent de la Gère (= pont nord). Dans son mémoire manuscrit *Fastes de Vienne*, Claude Charvet, vers 1770, le cite encore d'après Chorier et ajoute « mais on n'en voit aucuns vestiges et il est le seul qui en parle ». A sa suite P. Schneyder et E. Rey en rétablirent aussi son positionnement [voir ici plus loin encart X].

V - A. Gölnitz évoque l'environnement viticole dans la plaine sud de Vienne au milieu de laquelle on voyait des pyramides. Pourquoi a-t-il utilisé le pluriel, repris un peu plus tard en 1643 par L. Coulon (voir ci-dessus p. 6-7). Il associait une fois encore le nom de Pilate à ce que nous identifions aujourd'hui comme l'obélisque du cirque romain (dite aussi à l'époque "Aiguille"). Tributaire d'une des versions légendaires qui avaient cours, il en faisait un ornement de la maison de Pilate. Au même moment d'autres croyances avaient leurs avocats : au milieu du XVI^e siècle, Aymar de Rivail en attribuait la construction à Tiberius Gracchus ; vers 1600, le suisse Thomas Platter s'en faisait l'écho avec une pincée de scepticisme ; maison de Pilate, borne ou emplacement de la maison construite par Pilate ; en 1623, l'historien de l'Église de Vienne Jean Le Lièvre avait un autre point de vue, il affirmait que ce monument était le mausolée du héros fondateur de Vienne, Venerius [sur ces interprétations multiples voir Pierre Domeyne, « Thomas Platter à Vienne. Le premier récit de voyage d'un "étranger" à la fin du XVI^e siècle », *BSAV*, 96, 2001, 4, p. 3-9 ; Frédérique Lemerle, *La Renaissance et les antiquités de la Gaule*, Brépols, 2005, en particulier p. 273-276]. C'est au voisinage de la pyramide de Pilate, sur la route de la Provence, qu'A. Gölnitz prendra congé de ses amis et vraisemblablement hôtes viennois.

W - Théâtre romain - Sur la redécouverte du théâtre romain, dont l'enfouissement des vestiges sous les jardins et les habitations a laissé pendant des siècles libre cours à une fausse interprétation, même si les structures étaient encore nettement apparentes voir la *CAG*, 38, 3 - *Vienne*, n° 137, p. 349-351. À remarquer cependant l'observation du voyageur qui signalait que les murs étaient construits de blocs de grand appareil... ce que confirmait N. Chorier, quelques années plus tard [*o.l.*, p. 420].

X - Le pont sur le Rhône et le pont de Gère - Depuis la *Chronique* de l'évêque Adon (2^e moitié du IX^e siècle) on considérait Tiberius Sempronius Gracchus comme le constructeur d'un pont sur le Rhône.



Fig. 5 - Détail de la gravure *La ville archi-épiscopale et primatiale de Vienne en Dauphiné*, vers 1648 ; cette vue donne une idée des lignes générales du paysage viennois vers 1650, mais n'est pas un document exact dans ses détails.

Cette tradition historiographique fut reprise par certains historiens et antiquaires de la Renaissance qui considéraient alors le pont du XIII^e siècle encore en usage comme ce pont romain ; parmi eux citons en 1527 le Lyonnais Sébastien Champier auquel fait référence N. Chorier en 1658 ; et au milieu du XVI^e siècle le Dauphinois Aymar du Rivail [voir le réexamen du dossier des ponts de Vienne par Frédérique Lemerle, *o.l.*, 2005, p. 96-9, puis par Laurence Brissaud, « L'évolution spatiale et temporelle des ponts de Vienne... », *BSAV*, 106, 2011, 2 ; L. Brissaud et J.-L. Prisset, « Vienne St-Romain-en-Gal et Ste-Colombe, Rhône. Ponts sur le Rhône et sur la Gère. », dans G. Barruol, J.-L. Fiches, P. Garmy, *Les Ponts routiers en Gaule romaine*, Montpellier-Lattes, 2011, p.267-282].

À propos de ce pont, soulignons la précision d'A. Gölnitz : « *À la droite du pont, se dresse ce monument* », précision reprise quelques années plus tard par Alcide de Bonne Case de Saint-Maurice, qui dans son *Tableau des provinces de France*, Paris, 1664 trahit d'ailleurs bien ses emprunts à A. Gölnitz (p. 113-114) ; celui-ci donne la lecture de l'inscription commémorative gravée sur la pierre (= ILN, V, 1, n° 31) (voir p. 5 et fig. 6a, b, c). Elle était datée par des années consulaires qui renvoient au règne de Trajan (année 111 de notre ère) ; elle commémorait une munificence des prêtres pontifes viennois et devait être originellement présentée dans un lieu public - peut-être dans le secteur sud-est du forum où on l'aurait retrouvée. De prime abord, on ne peut mettre en doute que notre voyageur ait vu le monument dont il donne la localisation. Cette indication paraît en accord avec la remarque de Nicolas Bergier, dans son ouvrage paru en 1622 *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, IV, p. 697-698 où l'auteur consacrait seulement quelques lignes au pont de Vienne qu'il n'avait pourtant pas vu ; à son propos il donnait copie de l'inscription des pontifes, qu'il datait avec exactitude du règne de Trajan, an 863 de Rome - sans toutefois en déduire que la construction du pont était redevable à l'empereur Trajan. L'indication d'A. Gölnitz était-elle de seconde main ? empruntée à N. Bergier ? et confirmerait-elle donc qu'au début du XVII^e siècle (en 1631 comme en 1622) le piédestal inscrit se trouvait au voisinage du pont sur le Rhône. N'y aurait-il pas plutôt une défaillance de la part de N. Bergier qui n'étant pas venu sur place a pu être égaré par une mauvaise interprétation de sa source, responsable alors d'une confusion entre le pont sur le Rhône et le pont de Gère auprès duquel depuis la seconde moitié du XVI^e siècle on mentionne la présence du piédestal inscrit des pontifes viennois (voir note 7). De cette bévue est venue l'appellation moderne "pont de Trajan" ? Mais jamais Claude Charvet, dans son manuscrit *Fastes de la ville de Vienne*, vers 1770, n'appliquera cette appellation « pont de Trajan » au pont médiéval qu'il considérait lui aussi comme antique. En 1819 Etienne Rey, conservateur du musée n'a pas encore adopté cette dénomination qui n'apparaîtra cependant que dans son plan de Vienne lithographié en 1830. Elle est ressuscitée par A. Pelletier dans ses travaux de doctorat sur Vienne antique publiés en 1974 et 1982.

Depuis les premiers travaux des antiquaires et récits de voyageurs relatant les antiquités viennoises, la localisation de notre inscription près du pont de la Gère ne faisait pas de doute depuis le milieu du XVI^e siècle et fut consacrée par N. Chorier en 1658. Quelques années avant le passage d'A. Gölnitz, le juriste grenoblois Etienne Barlet donnait une représentation figurée du monument des pontifes sous la forme d'un piédestal aux base et couronnement moulurés et prenait soin d'en indiquer l'emplacement : « *in ponte de Giere* » (= au pont de Gère) [*Absconditarum rerum antiquarum et mirabilium gentis suae monimenta*, 1580-1620, manuscrit latin, BnF, manuscrits, latin 17728, f°149]. A peu près au même moment, le philologue et humaniste Janus Gruter avait publié un *thesaurus* d'inscriptions romaines [*Inscriptiones antiquae totius urbi romani*, 1603, vol. I, pl. CLXIII, 7], - parmi lesquelles celles qui étaient en rapport avec les travaux publics (routes et ponts) ; on y trouve ainsi l'inscription viennoise avec le pont de Gère comme lieu de conservation ; cette référence a été rapportée par N. Chorier en 1658. Mais dans l'édition posthume du recueil de Gruter, à Amsterdam en 1707, les éditeurs ont eu le scrupule de rajouter le renvoi à la localisation contraire de A. Gölnitz : au pont du Rhône !

Un siècle plus tard, vers 1770, Claude Charvet dans son manuscrit des *Fastes de Vienne* précisait qu'il avait connu à quelques années d'intervalle deux localisations différentes de cette pierre située au pont de Gère : « *à l'extrémité du parapet du pont de Gère, du côté du Rhône, à l'entrée de la place des Dominicains* », puis de « *l'autre côté du pont vis-à-vis de la maison de la douane à l'entrée du Chemin Neuf* » (= quai de Gère actuel).

Une hypothèse : la migration de la pierre des pontifes vers le pont de Gère et sa réutilisation ont pu être en lien avec la reconstruction du pont de Gère après sa destruction en 1544, suite à une crue dévastatrice.

[Les pérégrinations de cette base et de son association fautive avec le pont sur le Rhône, mais aussi avec le pont de Gère, ont été rappelées dans L. Brissaud et J.-L. Prisset, 2011 et dans la CAG, 38, 3, *Vienne*, n° 026b, p. 240].

Autre avatar pour l'attribution du pont sur le Rhône : une carte postale éditée à Vienne (éd. Blanchard) vers 1910 (cliché Camille Didier) montre le Rhône à hauteur de la Tour des Valois lors de basses eaux laissant apparaître les vestiges arasés des piles du pont médiéval - avec la légende : « *restes des piles du pont romain construit sous Tibère* » !

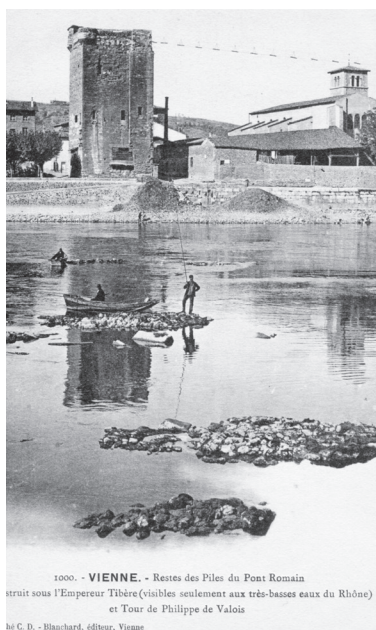


Fig. 7 - Carte postale (cliché Camille Didier, éd. Blanchard, vers 1905-1910
[collection particulière])

Y - Les martinets de la Gère - Avec cette visite des forges à martinets nous avons affaire avec du tourisme industriel avant la lettre. Même impression avec un témoignage antérieur : au cours de l'été de 1588, un autre voyageur, un Breton, fit, depuis Lyon, un détour par Vienne, marqué par un violent orage, qui emporta la cime du clocher de l'église des Jacobins [=Notre-Dame-d'Outre-Gère]. Son prétexte, en préambule de son voyage au Moyen Orient et à Jérusalem : visiter « les antiquités de Pilate ». Il ne délaissa pas cependant le plaisir d'aller voir les martinets de la Gère où l'on forgeait les lames d'épées portant le nom de Vienne. « *N'y ayant qu'un seul homme, pour forger plusieurs épées, d'autant que par une grande industrie, les moulins font jouer les soufflets qui allument le feu, et battre les marteaux sur l'enclume, sans que l'homme ait autre peine que de tenir le fer en sa main pour en faire à sa volonté* » [*Les voyages du seigneur de Villamont*, Paris, 1595, 1^{er} Livre, p. 4, et v°]

Z - L'auteur a commis une erreur concernant le siège épiscopal de Gap, qui n'était pas subordonné à l'archevêque métropolitain de Vienne, mais relevait de la province ecclésiastique d'Aix-en-Provence.

ZA - Le derby Lyon et Vienne pour la pr  minence ecclésiastique - Inutile de préciser ici qu'un seul concile o  c  menique s'est réuni à Vienne : celui qui fut présidé par le pape Clément V et qui conclut le "procès" des templiers par la suppression de leur ordre (octobre 1311-mai 1312). La mention de « deux » donnée par L. Coulon doit être une bévue : c'est bien Lyon, citée en comparaison avec Vienne, qui a eu le privilège d'abriter deux conciles o  c  meniques : Lyon I en juin-juillet 1245 (pape Innocent IV) et Lyon II en mai-juillet 1274 (pape Grégoire X). Quant à la primatie des Gaules disputée entre Lyon et Vienne, il e  t été plus exact de dire que les deux archevêques se partageaient la primatie dans les Gaules de façon complémentaire : en rappelant que les sièges archi  piscopaux de Lyon (en 1079) et de Vienne (en 1119) avaient obtenu chacun de l'autorité pontificale une primauté sur les sièges épiscopaux d'autres provinces ecclésiastiques de Gaule – pr   minences d'ordre honorifique. Aujourd'hui l'archevêque de Lyon porte encore le titre purement honorifique de "primat des Gaules".

ZB - à propos du sceptre de Pilate : la fiabilité des témoignages en question - Nous avons là un nouvel exemple des aléas affectant les témoignages visuels ou les emprunts littéraires à quelques années d'intervalle !

A. Gölnitz (1631) faisait mention d'un globe en pierre assez gros avec l'inscription « *c'est le pommeau du sceptre de Pilate* », tous deux visibles sur le fronton de l'  glise Notre-Dame-la-Vieille (= le temple romain d'Auguste et de Livie). Un peu plus tard, L. Coulon (1643) fit donc à son tour mémoire de l'inscription ; pour lui, elle était gravée sur la pierre ; elle se trouvait sur un pilier ! Nicolas Chorier (1658) attestait que cette représentation était peinte en rouge « *au plus haut* » (= sur le fronton) avec le texte : « *c'est ici la pomme du sceptre de Pilate* ». A. de Bonne Case (1664), qui empruntait    Gölnitz, situait aussi sur le fronton une boule de pierre avec l'inscription « *c'est le pommeau du sceptre de Pilate* ».

Plus tôt, les dessins de P. Rostaing vers 1580 et d'Etienne Barlet situaient la boule sur l'entablement, au-dessous du fronton ; au début du XVII   siècle, le moine célestin Jean Du Bois confirmait sa présence sur le fronton, et le globe était en pierre ! Vers 1600, pour Thomas Platter c'était un grand rond qui était tracé « *en couleur* », sur le mur en hauteur, et on lisait l'inscription « *c'est le pomme du sceptre du Pilate* » (*sic*) [sur les diverses lectures et interprétations de ces représentations voir A. de Terrebasse, « Inscription singulière qui se voyait autrefois sur le fronton de l'  glise Notre-Dame de-la-Vie », dans A. Allmer et A. de Terrebasse, *Inscriptions de Vienne, Inscriptions du Moyen Age*, II, p. 455-464].

Association Renaissance de Revel et Tourdan *

Le vase de Tourdan, des éditeurs viennois au British Museum¹

Le parcours qu'a emprunté le vase de Tourdan depuis sa découverte à Tourdan et depuis la vallée du Rhône jusqu'aux rives de la Tamise, permet de s'interroger sur le rôle qu'avait pu ou non jouer Prosper Mérimée, dans sa position d'inspecteur général des Monuments Historiques.

L'annonce de la découverte du vase en 1842

On peut considérer que la lettre de Prosper Mérimée adressée le 11 juillet 1842 à son homologue responsable des monnaies et médailles, Charles Lenormant², établit de façon quasiment officielle, l'importance archéologique du vase ; on y apprend que c'est bien un Monsieur Girard qui en est le détenteur : visiblement, les deux hommes se sont bien rencontrés mais on ne peut pas dire à la lecture des deux extraits ci-joints, que le courant soit véritablement passé.

« L'ad[ministrati]on du musée de Vienne voudrait bien l'acheter, mais le propriétaire, un M. Girard, qui cumule les professions de libraire, d'épicier et d'archéologue, ne paraît pas pressé de s'en dessaisir. D'ailleurs il veut faire un bon marché. Je n'ai pu tirer de lui un prix quelconque, mais on m'a dit qu'il en voulait au moins 3000 F. Il l'a acheté environ 400 F aux ouvriers terrassiers qui l'ont découvert dans une vigne. »

Pour donner une idée du prix exigé de 3000 Fr, il est à rapprocher du revenu annuel de 8000 F versé à Prosper Mérimée, pour ses fonctions d'inspecteur général. En tout cas, ce courrier révèle l'impuissance des conservateurs de l'époque pour que la pièce intègre soit les musées locaux, soit le département des médailles de la Bibliothèque Royale (nom donné sous Louis Philippe à la Bibliothèque Nationale, rue de Richelieu).

* Notre association mène depuis plus de 40 ans des actions de restauration du patrimoine local, de collecte des objets et documents qui s'y rapportent et des recherches historiques ; cette étude menée par un de ses membres, Yves Pinget, s'appuie sur les connaissances accumulées par l'équipe et a été validée par elle.

1 - Cet article fait suite à une exposition que nous avons faite le 11 novembre 2013 à Revel-Tourdan sur le parcours qu'avait emprunté le vase de Tourdan depuis sa découverte jusqu'aux rives de la Tamise à Londres ; L'association « Paroles en l'air » lut pour notre grand plaisir des extraits savoureux de Prosper Mérimée.

2 - *Correspondance générale de Prosper Mérimée* établie et annotée par Maurice Parturier, Paris, éd Divan & Privat 1941-1964 : les 17 volumes ne contiennent que les lettres envoyées par lui et non celles qu'il a reçues : elles ont été détruites dans l'incendie de sa maison, sans doute allumé par des membres de la Commune de Paris en 1870.

« Outre le musée de Vienne, Mr Caumarmont de Lyon marchande ledit vase pour le Musée de Lyon ou pour lui-même. Il m'a paru le convoiter si fort et si les deux musées hésitent, il l'achètera pour sa collection. A mon avis le vase serait digne d'être placé à la bibliothèque royale. L'épicier-libraire, par patriotisme exigera moins de Vienne sa patrie que de Paris ou de Lyon. Sa vanité serait peut-être flattée de savoir que son vase est à Paris et décrit par MM. de l'Institut. »

Il n'est pas douteux que la personne qui a présenté le vase à Prosper Mérimée était le conservateur du musée de Vienne, Thomas-Claude Delorme, qui annonce dans les éditions du 18 et 25 juin 1842 du *Journal de Vienne et de l'Isère*³ la découverte du vase le 11 du même mois et en appelle « au patriotisme de notre administration pour une acquisition importante ».



Fig. 1 - T.-C. Delorme, alors conservateur du musée de Vienne.

tion romaine. Quoi qu'il en soit, cet objet est digne d'un musée. Il serait bien déplorable que Vienne se laissât dépouiller encore d'un morceau précieux. Nous invoquons le patriotisme de notre administration en faveur d'une acquisition importante. Nous la conjurons de ne pas céder aux conseils toujours funestes de la pusillanimité, et surtout à ceux d'une parcimonie inopportune, ridicule et hontense, pour qui l'honneur du pays n'est qu'un mot vide de sens, et qui voudrait qu'une ville fût régie comme le chétif ménage d'un avaré imbécille. Nous osons le dire, et nous le prouverons, toutes les raisons que l'on peut opposer à notre demande ne sont pas même spécieuses, et tombent devant l'intérêt qu'a notre cité d'attirer l'attention et de se donner de l'importance.

T.-C. D.

Fig. 2 - Le conservateur du musée de Vienne T.-C. Delorme fait pression pour que le vase soit acquis par le musée [Le *Journal de Vienne*, 25 juin 1842].

Il apporte ensuite dans le JV du 29 avril 1843 des précisions sur les circonstances de la découverte du vase, qui met en cause quatre personnes ; deux journaliers occupés à ramasser de la terre végétale pour le compte de l'exploitant de la parcelle et le propriétaire. Faudrait-il y adjoindre comme cela s'est dit dans le village, un marchand ambulancier qui aurait obtenu un costume pour prix de son entremise auprès de Mr Girard, libraire à Vienne ?

Fig. 3 - T.-C. Delorme annonce la découverte du vase déjà acquis par J. Girard. [Le *Journal de Vienne*, 18 juin 1842].

— Pendant que l'on exécute des fouilles à Vienne, le hasard vient de procurer dans les environs de cette ville une découverte importante. Il s'agit d'un vase en argent trouvé parmi les ruines d'une maison romaine. Ce vase, qui a 16 centimètres de hauteur sur 21 centimètres de largeur à son orifice, pèse 1,560 grammes. Sa forme est celle d'une demi-sphère ouverte du côté de son grand diamètre. Il a une anse mobile comme celle de nos seaux, et le pourtour est orné de figures en bas-relief peu saillant, d'un très-beau dessin et d'une parfaite exécution. Celles-ci représentent les quatre saisons portées par des animaux, et accompagnées de génies et d'attributs. Nous donnerons plus tard une description plus détaillée de ce vase précieux, qui ne laisse à regretter que quelques légères fractures. Il a été acquis par M. Girard, libraire à Vienne.

3 - Les numéros du *Journal de Vienne* (à partir de 1838) sont accessibles sur le site <http://www.lectura.plus> qui permet de consulter à l'aide de mots-clés les journaux de la presse ancienne de la Région Auvergne Rhône-Alpes. Abréviation utilisée : JV.

L'article ne donne pas d'indications sur le nom des protagonistes, mais contrairement aux affirmations de Prosper Mérimée, l'auteur relève « *que le lieu où était enfoui le vase, offrait des murs et des débris qui indiquaient qu'il y avait eu une maison romaine et des cendres et des charbons attestaient que la maison avait été détruite par un incendie.* » et un peu plus loin, que « *le lieu de Tourdan ... qui est inconnu dans l'histoire, fournit depuis longtemps beaucoup d'objets d'antiquités romaines. Nous citerons entre autres un grand nombre de médailles consulaires et une jolie statuette de Vénus, en bronze, qui y ont revu le jour, il y a à peine un an.* »

bruit qui se répandit de cette découverte, et voulut s'emparer de l'objet qu'il pensait lui appartenir, quoique la terre dont on faisait l'extraction eût été vendue par lui à un autre habitant. Celui-ci prétendit le contraire. Une rixe s'engagea alors entre eux, et dans les efforts qu'ils firent tous les deux pour le retenir, le vase éprouva malheureusement quelques fractures. Rien n'y manquerait sans cette circonstance, et il n'aurait éprouvé d'autre dommage que deux trous, de peu de largeur, l'un au fond, produit par un premier coup de pioche, car le vase se trouvait renversé dans la terre, où il gisait depuis tant de siècles, l'autre sur le côté, près du pied, et résultant du second coup de pioche qui l'a amené. Les droits des deux contendants ayant été réglés, M. Girard, libraire à Vienne, a acquis ce précieux morceau d'antiquité.

Le lieu où celui-ci était enfoui offrait des murs et des débris qui indiquaient qu'il y avait existé une maison romaine, et des cendres et des char-

Fig. 4 – Cet extrait évoque les conditions chaotiques de la découverte [*Le Journal de Vienne*, 29 avril 1843].

En saura-t-on un jour un peu plus sur le lieu où le vase a été découvert ? On sait que certaines familles tourdanaises faisaient commerce de terre à épandre dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, ce qui pourrait permettre de localiser la ou les parcelles où cette terre était prélevée⁴.

On notera, au passage, que cet article mentionne l'initiative du libraire qui entreprend de faire graver les motifs du vase et d'en faire (déjà !) un produit dérivé destiné à la vente, non seulement dans son magasin mais aussi chez un confrère parisien, situé... place du Louvre !

M. Girard, libraire à Vienne, vient de faire dessiner et graver le beau vase antique dont il est possesseur. La gravure se vend chez lui, et se trouve accompagnée de la notice suivante (1).

Le 11 juin 1842, dans le hameau de Tourdan, arrondissement de Vienne, des manœuvres travaillaient à extraire des terres destinées à servir d'engrais, lorsque l'un d'eux, en relevant la pioche dont il se servait, fit surgir un beau vase d'argent resté attaché à la pointe de son instrument. Le propriétaire du champ accourut au

Fig. 5 - Extrait du *Journal de Vienne*, du 29 avril 1843

4 - Le vase de Tourdan dit des Quatre Saisons est présenté dans le dernier volume de la *Carte Archéologique de la Gaule – L'Isère*, vol. 38/4, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres – Maison des Sciences de l'Homme, 2017, n° 335, p. 250-251 ; les auteurs y localisent la découverte dans la parcelle au nord du cimetière [NDLR].



Fig. 6 – Détail de la planche gravée par J. Girard, alors acquéreur du vase de Tourdan, et vendue 1 F à Vienne et à Paris. Le seau avec son anse torsadée ; la frise supérieure des 4 Saisons ; la frise inférieure avec des Amours chevauchant des monstres marins.

Un vase remarquable, mais pour quel musée ?

Dans sa lettre du 11 juillet 1842, Prosper Mérimée avait déjà cerné les conditions dans lesquelles le vase pourrait un jour enrichir une collection publique : visiblement, son homologue des Monnaies, Ch. Lenormant n'a pas voulu ou pu mobiliser les ressources de la Bibliothèque Royale, et les conservateurs de Vienne et de Lyon n'avaient pas les moyens de répondre aux exigences financières du libraire Girard.

Nous savons que c'est finalement le British Museum qui s'en est rendu acquéreur en 1859, soit 17 ans après sa découverte, et qu'il est passé par les mains de deux autres protagonistes, Ennemond-Joseph Savigné (1834-1906), également imprimeur-éditeur à Vienne, puis John Webb (1776-1869) clergyman anglican et historien spécialisé dans l'histoire anglo-normande et la guerre civile anglaise.



Fig. 7 – E.-J. Savigné [extrait de l'ouvrage posthume *Michel Servet, victime du fanatisme*, 1907].

Est-ce à dire que Girard se soit dessaisi de son trophée plus rapidement que ne l'envisageait Prosper Mérimée ? Il semble bien que non, si on considère l'âge de Savigné en 1859 : à 25 ans, il n'était pas encore installé à Vienne dans sa profession d'imprimeur. Il semble qu'il se soit lancé dans l'aventure en 1862 lorsqu'il prit la succession de l'imprimerie Roure pour éditer le *Journal de Vienne et de l'Isère*, après avoir fait éditer à Paris, par Cosse et Marchal, libraires de la Cour de Cassation, une *Étude sur les Conseils de Prudhommes*, imprimée à Vienne (par J. Timon 7, rue des Capucins). En tout cas, Girard et Savigné exerçaient la même activité professionnelle dans la même ville et partageaient la même passion archéologique puisqu'ils ont rédigé des rapports de fouille, et dans l'état actuel de nos connaissances, on peut imaginer que Savigné a plutôt joué un rôle de commissionnaire⁵.

Il reste bien sûr à savoir comment le clergyman John Webb a pu se procurer ce vase : ses travaux d'historien l'avaient conduit à être élu à la Society of Antiquaries de Londres où il pouvait exprimer ainsi sa passion de collectionneur : l'édition 1859 de la revue *Archeologia* le présentait comme étant aussi possesseur d'un encensoir romain sur lequel figurent des représentations allégoriques des quatre Saisons⁶.

Prosper Mérimée est-il intervenu dans les transactions ?

Nous rappelons brièvement les liens qu'a entretenus Prosper Mérimée avec l'Angleterre tout au long de sa vie. Par son environnement familial, avec des grands parents maternels ayant vécu en Angleterre, la pratique de la langue anglaise s'est faite d'autant plus naturellement que les activités de ses parents, enseignants aux Beaux-Arts, l'ont conduit à fréquenter tout au long de sa vie les sœurs Lagden, plus âgées que lui, dont l'une deviendra sa dame de compagnie, puis sa légataire universelle avant de se faire enterrer dans la même tombe, au cimetière anglais de Cannes.

Auparavant, après sa période de jeunesse, il avait délaissé les Îles Britanniques pour se consacrer à d'autres voyages (Italie, Espagne) qui ont alimenté son œuvre de nouvelliste et de romancier. Puis à partir de sa nomination en 1834, à la tête de l'inspection des Monuments Historiques il a surtout sillonné les routes de France pour se consacrer de manière assidue à la sauvegarde de bon nombre de monuments soit de l'époque romaine (comme à Arles, Nîmes ou Vienne avec le temple d'Auguste et de Livie), soit de la période médiévale (principalement les édifices religieux gothiques ou romans), avec le concours de Viollet-Le-Duc⁷.

5 - Dans les *Inscriptions antiques et du Moyen Âge à Vienne en Dauphiné* d'Auguste Allmer et Alfred de Terrebasse, t. 3, p. 107-108 ouvrage édité à Vienne par J. Girard, en 1875, A. Allmer n'évoque pas le rôle de Savigné dans le transfert et affirme que « ce précieux vase ... faisait partie de la collection Girard. Après être resté plusieurs années à la disposition du Louvre (sic), il est allé à l'étranger. Il fait aujourd'hui l'ornement principal d'une des salles du British Museum. » ; il faut noter que l'éditeur de l'ouvrage est Girard.

6 - Revue *Archeologia*, éditée par la Society of Antiquities of London, tome XXXIII, mars 1859 p. 202- 236 à propos d'une étude comparative « *On recent excavations of Carthage, and the antiquities discovered there by the rev. Nathan Davis* » de Augustus Wollaton Franks, M.A. directeur March 14, 1859.

7 - Jean Mallion, *Prosper Mérimée et les monuments du Dauphiné. Lettres et rapports inédits de Prosper Mérimée*, - édition des Cahiers de l'Alpe, Grenoble, 1979.

Après la prise du pouvoir par Napoléon III, tout en continuant ses missions d'inspecteur des Monuments Historiques, il devint sénateur à vie en 1852, grâce aux liens d'amitié qu'il entretenait avec la comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie : s'ouvrit alors une période pendant laquelle il combina ses occupations culturelles et politiques en passant entre 1850 et 1868, quatorze étés de l'autre côté du Channel : il passait alors son temps à soigner l'Entente cordiale avec les personnalités politiques en vue⁸, et à entretenir des relations utiles à son activité professionnelle : il fut ainsi élu membre étranger à la Society of Antiquaries de Londres en 1853, il était souvent membre du jury pour l'Exposition universelle qui se tient annuellement au Crystal Palace de Londres; il effectua en 1858 une mission d'étude auprès du directeur du British Museum, M. Panizzi, pour réorganiser la Bibliothèque Impériale.

Si on ajoute à cela, qu'à partir de 1852, il prit régulièrement ses quartiers d'hiver à Cannes, où il retrouvait la High Society anglaise, et qu'il avait l'occasion de se rendre quatre fois à Vienne pendant la même période, on peut imaginer qu'il ait pu servir d'intermédiaire pour une transaction intéressant le vase de Tourdan. C'est bien ce qu'il fit, en mai 1858, mais c'était pour un vase en émail appartenant au conservateur de Nîmes, Auguste Pelet, auquel il promit d'intercéder pour qu'il intégrât les musées du Louvre ou de Cluny ; cette lettre est révélatrice du rôle qu'a pu jouer Prosper Mérimée, mais aussi de la « fièvre acheteuse » du British Museum qui lui inspirait quelques pensées envieuses...

« Vous me ferez bien plaisir de me dire le plus tôt possible votre intention et aussi quels ouvrages vous voulez avoir, en retour, du ministère d'Etat. J'attends vos ordres. Je ne donnerai que si on vous donne.

Je reviens de Londres où j'ai passé un mois. On achète tous les jours des livres et des antiquités ; dans quelques années le British Museum sera le plus riche d'Europe. Je voudrais bien qu'on donnât en France la moitié de ce qu'on dépense en Angleterre pour les Beaux-Arts ».

Il sera encore sollicité en 1868, par les services de Napoléon III cette fois, pour récupérer deux bustes d'Auguste et Livie, trouvés en 1815 à Neuilly-le-Réal dans l'Allier⁹ et que l'empereur n'avait pas souhaité acheter dans un premier temps ; c'est Prosper Mérimée qui interviendra avec succès auprès des agents (*trustees*) du British Museum pour les racheter et demandera, « *comme les bonnes manières sont rares... de faire mettre quelques mots aimables dans les journaux pour les trustees* »¹⁰.

Malgré ces quelques indices, la volumineuse correspondance de Prosper Mérimée ne mentionne pas d'échange avec les trois propriétaires successifs du vase, ni du côté français, ni du côté anglais : il faut dire qu'il n'appréciait pas spécialement la compagnie des clergymen : « *J'ai eu de très grandes velléités de*

8 - *Lettres à Edward Ellis* (Paris, Grasset, 1963) Cet homme puissant, (riche propriétaire foncier au Canada, aux Etats-Unis et en Ecosse, député de Coventry pendant 40 ans, beau-frère d'un 1^{er} ministre) était un adepte de la diplomatie parallèle : il a trouvé dans P. Mérimée un moyen d'accéder à Napoléon III, après que ses partenaires habituels, Guizot et Thiers, furent entraînés dans la chute des régimes qu'ils représentaient.

9 - Ces deux bustes sont bien au Louvre, et les doutes longtemps émis sur leur authenticité, sont maintenant levés (cf sur le site de l'INRAP, www.inrap.fr, la conférence du 25 sept. 2009 de Sophie Descamps, conservateur au Louvre : « Les portraits d'Auguste et Livie de Neuilly le Réal : un exemple de romanisation »).

10 - Dennis Mac Neace Healy, *Prosper Mérimée et les Anglais*, Université de Paris, impr. Pierre André, 1946.

socialisme en Angleterre, particulièrement à Cambridge et à Oxford, quand j'ai trouvé des chanoines protestants jouissant de 4000 ou 5000 £ de revenu, sous prétexte de grec qu'ils ont oublié, et passant leur vie à chanter des litanies et à boire des vins vieux de Porto » (lettre à A. De Valon le 20 Juin 1850).

Il faut donc se faire à l'idée que le vase a pu franchir la frontière sans ce prestigieux intermédiaire : au moins, nous éclaire-t-il sur les différences des budgets des musées de part et d'autre de la Manche, et nous laisse-t-il entrevoir que des mandataires anglais écumaient depuis longtemps les antiquités françaises : l'un d'eux est sans doute tombé sur la gravure de M. Girard, place du Louvre pour la présenter à John Webb, grand amateur de récipients romains en argent.

Peut-être pouvons-nous regretter que personne n'ait su retenir le vase en France : au moins avons-nous la consolation de le savoir placé dans un musée prestigieux, visible à un grand public, (*collections romaines, n°1859.0321.1, localisation G20/70 !*) et faisant l'objet de soins attentifs.

Nous pouvons nous dire aussi que les revenus qu'en ont tirés nos deux éditeurs-imprimeurs viennois leur ont permis de financer d'une certaine façon les nombreux ouvrages qu'ils ont publiés sur une histoire locale qu'ils ont portée avec passion¹¹. Jacques Girard (1801–1877) a bien occupé, en dehors de sa profession de libraire, les fonctions de conservateur par intérim du musée de Vienne et a surtout dirigé la reconstitution du fonds de la bibliothèque municipale incendiée en 1854. E.-J. Savigné (1834-1906), ardéchois de naissance, a tenu de 1877 à 1881 la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, effectué ses propres recherches sur Vienne et Sainte-Colombe, exercé les fonctions de maire de Sainte-Colombe, occupé le poste de vice-président des Amis de Vienne en 1905, et commis un texte *Michel Servet, un savant victime du fanatisme*, rassemblant en 1907, de manière posthume, l'élite républicaine locale et nationale (A. Briand, G. Clémenceau...) pour financer le monument de Joseph Bernard érigé en 1911, place du Champ de Mars.

Et si le vase revenait en France ?

Par un rachat ? - Faut-il souhaiter l'arrivée d'un nouveau Napoléon III pour obtenir sa restitution ?

Par un prêt ? - Cela a déjà été fait au musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon, en 1989, à l'occasion d'une exposition à laquelle le British Museum a participé, non seulement par la mise à disposition des pièces, mais aussi par des recherches scientifiques menées conjointement par plusieurs musées et dont les résultats sont consignés dans l'ouvrage collectif *Les trésors de l'orfèvrerie gallo-romaine* »¹². On y découvre le rôle des collectionneurs privés anglais qui, dès 1791, portaient à la recherche des trésors ; parmi eux, Richard Payne-Knight (1751-1824), collectionneur et « trustee » du BM, légua sa collection comprenant les trésors

11 - Éléments de biographie tirés du Fonds Roger Dufroid – Médiathèque du Trente à Vienne.

12 - *Les trésors de l'orfèvrerie gallo-romaine* (dir. François Baratte et Kenneth Painter), Paris, Éd. de la Réunion des Musées Nationaux, 1989, n° 183, p. 224-225,

de Mâcon et de Thil. Plus tard en 1851, le BM récupéra la collection d'antiquités de Comarmond, pourtant conservateur du musée de Lyon depuis 1841 et dont parle Mérimée au sujet du vase de Tourdan. Bien qu'ayant quadruplé pendant ses 16 ans de fonction les inscriptions dans son musée, il n'en a pas moins cédé sa propre collection privée au BM (sans doute le plus offrant !) pour la somme de 1600 £¹³. Enfin, 6 récipients en argent découverts en 1875 dans la petite commune drômoise de Chatuzange, où se situe le château de Pizançon, aux portes de Romans, ont été vendus au BM en 1893 par un M. Duseigneur.

Par la production de copies grâce aux techniques de numérisation ? Notre association a dans le passé, sollicité le British Museum pour tenter d'obtenir une copie : il nous avait été répondu à l'époque que toute reproduction soumise ensuite à la galvanoplastie, impliquait le moulage du vase et risquait d'en altérer la solidité et l'aspect. Maintenant, avec les techniques de prise de vue numérisée au laser, et des procédés de reproduction en 3D, les objections d'il y a 20 ans ne devraient plus être avancées. Sur le plan financier, étant donnée la taille de l'objet, la copie pourrait se faire par des imprimantes en 3D, ce qui devrait en réduire le coût. Sur le plan juridique, des conventions existent entre musées détenteurs et musées demandeurs pour réaliser de telles duplications, et il existe en Isère des petites entreprises spécialisées dans ce genre de réalisation. Il ne reste plus qu'à trouver parmi les musées de la région, le partenaire susceptible d'engager le dialogue avec le BM pour obtenir la reproduction du vase de Tourdan, mais aussi des autres richesses locales (les récipients de Chatuzange, par ex.). Nous sommes persuadés de l'intérêt pédagogique d'une telle initiative qui rendrait palpables à nos enfants la beauté et la finesse de ces objets vieux de 20 siècles. Ce pourrait être aussi un signal envoyé aux collectionneurs privés, pour les inciter à partager leur bonheur, et à enrichir les données archéologiques, tout en conservant la propriété de leur bien.



Fig. 8 – Détail de la frise des Saisons : l'Été à gauche assis sur un taureau, l'Automne à droite couché sur une panthère.

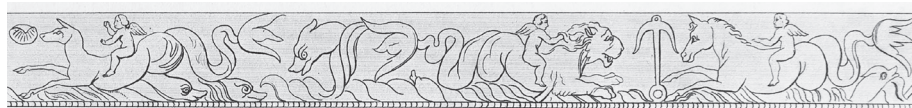


Fig. 9 – Détail de la frise inférieure : Amours chevauchant des monstres marins.

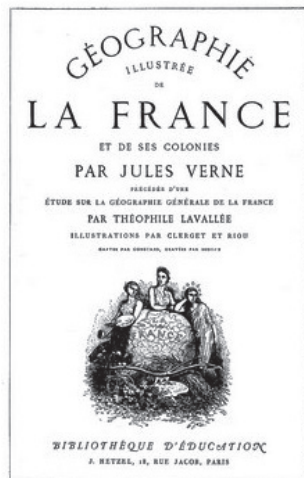
13 - Michel Feugère, « Le casque républicain de Sainte Foy les Lyon. La collection Comarmond », *Archéologie des sociétés méditerranéennes*, 2005, site www.rechercheisidore.fr source HAL-SHS.

Jean-Yves Estre

Un géographe nommé Jules Verne

Il y a tout juste cent cinquante ans¹ paraissait une *Géographie illustrée de la France et de ses colonies* signée Jules Verne². En effet, on ne sait pas toujours que, à côté de ses fameux romans visionnaires parus dans la série des *Voyages extraordinaires* chez Hetzel³, l'écrivain a publié d'autres ouvrages, a par exemple travaillé pour le théâtre et s'adonna aussi à la poésie, composant même un sonnet à la gloire de l'homéopathie⁴...

C'est son éditeur Pierre-Jules Hetzel qui l'incita à publier une géographie en deux volumes. Mais le romancier était fort occupé puisque c'est à cette époque qu'il écrivit *De la Terre à la Lune*⁵, *Les enfants du capitaine Grant*⁶ et *Vingt mille lieues sous les mers*⁷. On lui adjoignit donc un collaborateur, qui lui aussi publiait chez Hetzel : Théophile-Sébastien Lavallée⁸, qui avait une formation d'historien et de géographe. Celui-ci, d'ailleurs, eut le bon goût de décéder peu avant la parution du premier tome (1867), ce qui laissa, pour le public, l'entière paternité de l'ouvrage à Jules Verne.



Que lit-on dans les pages consacrées à notre ville ?

«*Vienne, cette ville qui fut l'une des plus célèbres et des plus importantes de la Gaule, a des rues étroites, irrégulières, mais les monuments y abondent et attestent son antique origine.*»

1 - Cette contribution reprend, en le développant, un article publié le 25 mai 2017 dans *Le Dauphiné Libéré* (rubrique hebdomadaire "Jeudi l'Histoire").

2 - Né en 1828 à Nantes, Jules-Gabriel Verne est mort en 1905 à Amiens. Son premier roman, *Cinq semaines en ballon*, est publié en 1863. Une soixantaine d'autres suivront, dans la série des *Voyages extraordinaires*, entre 1863 et 1905.

3 - L'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) a également été traducteur et romancier sous le nom de P.-J. Stahl. Il fonda sa maison d'édition en 1835.

4 - Le premier quatrain en était le suivant : « *Les fougueux partisans du savant Hippocrate // Voient avec trop d'honneur ces médecins nouveaux, // Qui donnent pour guérir ce qui cause les maux, // Et se sont décorés du mot "oméopathe" !* » (publié en 1847).

5 - Publié en 1865.

6 - Publié en 1868.

7 - Publié en 1870.

8 - Historien et géographe, Théophile Sabastien Lavallée (1804-1866) avait publié en 1838 une *Histoire des Français*.

Rien de bien original, donc, tout comme la suite :

« Parmi ceux que leur valeur d'art (sic) fait ranger parmi les monuments historiques, il faut citer le temple d'Auguste et de Livie, assez vaste rectangle d'ordre corinthien. »

En revanche, ce qui est écrit à propos de la Pyramide, alors appelée Plan de l'Aiguille montre une bonne connaissance des dernières découvertes archéologiques, en évoquant une « *pyramide qui a dû appartenir à un cirque* », bien loin de la légende du cénotaphe de Septime-Sévère ou du tombeau de Ponce-Pilate et autres calembredaines encore colportées de nos jours...

Pour la suite, l'ouvrage se contente d'une énumération des autres monuments sans beaucoup de détails : « *La cathédrale de Saint-Maurice, dont la construction s'est poursuivie du XII^e au XV^e siècle, l'église Saint-André-le-Bas, ornée d'une tour romane, l'église Saint-Pierre qui date du VI^e siècle, et, par conséquent, l'une des plus anciennes des Gaules. En dehors de cette classification, on peut mentionner parmi les curiosités de Vienne deux arcades d'un ancien portique du Forum, des aqueducs, les ruines de la citadelle des Allobroges, de nombreuses maisons gothiques et romanes, etc.* »

Il ajoute : « *Cette ville est industrielle et manufacturière ; on y fabrique des draps et des ratines qui occupent 4000 ouvriers et ont une valeur de 10 millions par an ; on y trouve de nombreux moulins, des filatures de laine, des ateliers pour la construction des machines, des tanneries, des verreries, des usines métallurgiques, etc. ; le commerce des grains y est important.* »

Reconnaissons-le : c'est peu de dire que l'on ne retrouve, dans ces pages, ni la veine ni le style qui firent de Jules Verne l'un des plus populaires de nos écrivains...



Jules Verne géographe vu par l'un des plus fameux caricaturistes de son époque, Louis-Alexandre Gosset de Guines (1840-1885), plus connu sous le pseudonyme de Gill.

François Ponsard chez Jules Verne

Jules Verne écrit en 1860 un roman, *Paris au vingtième siècle* que son éditeur refusa de publier car il dépeignait selon lui un futur extravagant n'ayant absolument aucune chance d'advenir, comme les véhicules à moteur, la musique qui ne serait plus chantée mais hurlée, l'invasion du français par l'anglais ou même l'abandon, en classe, du grec et du latin... Au chapitre XIV, le romancier imagine des sortes d'usines à littérature où des tâcherons écrivent pour produire non des chefs-d'œuvre mais des textes « qui amusent les populations dociles ». On élimine, écrit ironiquement Jules Verne, certains auteurs qui avaient eu trop de talent et trop de succès comme Victor Hugo, Alexandre Dumas ou François Ponsard...

Voyage d'automne de la Société des Amis de Vienne

À la découverte de l'Émilie-Romagne

Pour son traditionnel voyage d'automne, la Société des Amis de Vienne a mis le cap en Italie, sur l'Émilie-Romagne, un périple de 1800 kilomètres... sans compter quelque 54000 pas effectués lors des visites. Cette région administrative est fondée sur deux régions historiques : la Romagne autour de Ravenne et l'Émilie qui doit son nom à l'ancienne Via Æmilia (créée en 167 av. J.-C. par le consul Marcus Æmilius Lepidus) et dont l'autoroute A1 suit approximativement le tracé : Milan, Piacenza (Plaisance), Parme, Modène, Bologne, Rimini.

Cette région a toujours été un foyer intellectuel (avec la plus ancienne université du monde occidental, celle de Bologne), c'est aussi l'un des berceaux de l'industrie automobile italienne avec Ferrari, Maserati, Lamborghini... Elle est également renommée pour sa cuisine avec le jambon de Parme, le vinaigre balsamique de Modène, la mortadelle, la sauce bolognaise, les tagliatelles, les tortellini... Moins connue que ses voisines la Lombardie, la Vénétie ou la Toscane, elle recèle de véritables trésors.

Véhiculés par leur chauffeur attitré, Hervé Berthon, dont ils apprécient la compétence et la souriante disponibilité, et sous la conduite d'Annick Seguin, responsable des voyages, les Amis de Vienne ont pu faire de très belles découvertes. À Soragna, non loin de Plaisance, ils ont visité le château de la Rocca dei Meli Lupi, forteresse transformée en luxueuse résidence, où demeure toujours le prince Deifibo di Meli Lupi qui les a accueillis (fig. 1).

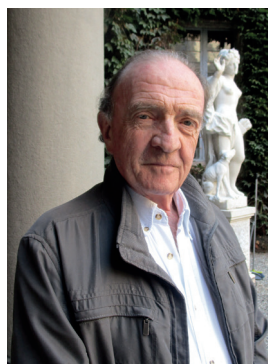


Fig. 1 - Le prince Meli Lupi à Soragna.

À Ravenne, ancienne capitale de l'Empire romain d'Occident, ils ont pu admirer les magnifiques mosaïques en pâte de verre byzantines et paléochrétiennes, inscrites au Patrimoine mondial de l'Humanité par l'Unesco, les deux basiliques dédiées à saint Apollinaire (Sant'Apollinare in Classe et Sant'Apollinare Nuovo), le mausolée de Théodoric et différents baptistères.



Fig. 2 - Sant'Apollinare in Classe à Ravenne.

La visite de Parme ne pouvait se terminer que par une visite d'un producteur artisanal de jambon, mais auparavant ils avaient vu le palais de la Pilotta, le dôme

et son baptistère ainsi que le théâtre Farnèse, où ils ont assisté à une répétition en vue du festival Giuseppe Verdi, natif de la ville.



Fig. 3 - Fabrique artisanale de jambon de Parme.



Fig. 4 - Les Amis de Vienne devant le Dôme de Parme.



Fig. 5 - Parme, ville natale de Giuseppe Verdi.

La visite de Bologne fut également riche en découvertes, avec un très bel ensemble architectural autour de la fontaine de Neptune, monument emblématique de la cité, malheureusement invisible sous les échafaudages érigés pour sa restauration. Près de la Piazza Maggiore, ils ont pu voir le palais d'Accursio (palais communal), le palais Poggi siège de l'université, la basilique San Patronio, les tours médiévales jumelles (fig. 6) ainsi que les sept églises autour de Santo Stefano, que l'on appelle "la petite Jérusalem", lieu sacré depuis l'Antiquité. Sur la route du retour, ce fut la découverte de Crémone, patrie des familles Amati, Guarneri, Stradivari et berceau de la lutherie (fig. 7)...



Fig. 6 - Les tours médiévales jumelles de Bologne.



Fig. 7 - Lutherie à Crémone.

Le prochain voyage, du 18 au 22 avril 2018, prendra la forme d'une croisière sur les côtes néerlandaises : Anvers, Rotterdam, Amsterdam, le parc floral Keukenhof, le plus grand parc au monde de fleurs à bulbes (renseignements au 04 74 85 27 89 ou 07 85 53 35 37, annick.seguin@orange.fr).

Informations

La vie de la Société

■ Vente de documents anciens, livres

Comme chaque année aura lieu la grande vente de documents anciens : anciens numéros du Bulletin, livres anciens et récents souvent épuisés, journaux, magazines, revues, cartes postales, gravures sur Vienne, et bien d'autres documents et objets sur notre ville, ainsi que des numéros d'*Archeologia* : **le samedi 25 novembre (de 14 h à 18 h) et le dimanche 26 novembre 2017 (de 10 h à 18 h)**, au siège des Amis de Vienne, 5 rue de la Table-Ronde.

■ Conférences

Deux cycles sont proposés cette année 2017-2018.

1 - par la Société des Amis de Vienne :

A l'auditorium de la médiathèque du Trente, à Saint-Germain - à **16 h 30**

• **Le samedi 27 janvier 2018**

« *Madame Agar de la Comédie française* » par Jean- François Grenouiller et Michel Gilibert

Michel Gilibert ingénieur, ancien professeur de génie mécanique au lycée technique de Vienne, maire honoraire de Faramans ; Jean-François Grenouiller, docteur en histoire, ancien bibliothécaire de l'Institut d'Etudes politiques de Lyon

• Des précisions inédites sur la biographie de cette actrice, tragédienne, amie de François Ponsard ; égale et contemporaine de Sarah Bernhardt.

• **Le samedi 17 mars 2018** conférence sur d'Artagnan par Odile Bordaz, avec vidéo-projection et extraits musicaux

Odile Bordaz, successivement conservatrice du musée d'Auch (Gers), conservatrice des tombeaux royaux de Saint-Denis, conservatrice au fort de Vincennes puis adjointe de Bruno Galland, ancien directeur scientifique des Archives Nationales. Elle doit publier en 2017 un ouvrage *D'Artagnan et les Mousquetaires du Roi (1622-1775)*, aux éditions Balzac à Baixas (66390).

• Le plus célèbre des mousquetaires a bel et bien existé. De sa Gascogne natale, il est entré au service de Louis XIII puis est parvenu à la charge de capitaine-lieutenant de la 1^{re} compagnie des mousquetaires à cheval de la garde du roi Louis XIV. Agent secret de Mazarin pendant la Fronde, à la cour de Louis XIV il a côtoyé les ministres du roi mais aussi artistes et gens de lettres (Molière, Mme de Sévigné...). Sa correspondance a dévoilé bien des aspects inattendus de sa personnalité, de sa vie et de sa carrière. Le vrai d'Artagnan n'a rien à envier au héros immortalisé par Alexandre Dumas.

2 - par la Société des Amis de Vienne, en partenariat avec l'association lyonnaise GAROM et le musée de Saint-Romain-en-Gal – Vienne – Cycle consacré aux voies urbaines, routières et commerciales :

Au musée de Saint-Romain-en-Gal, à 15 h 30

• Le samedi 25 novembre 2017

« *Réseaux urbains de la rive droite de Vienna et le franchissement du Rhône : un passé recomposé* » par Laurence Brissaud.

Laurence Brissaud : docteur en archéologie, chercheuse associée AOROC, ENS/CNRS Paris, attachée de conservation du patrimoine au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal.

• L'apport de l'archéologie à la connaissance de l'urbanisme viennois antique. Les mutations de la voirie, en particulier sur le site de Saint-Romain-en-Gal, du I^{er} s. av. J.-C. au V^e s. apr. J.-C., sont liées au franchissement du Rhône rendu possible par des ponts, récemment redécouverts.

• Le samedi 9 décembre 2017

« *Deux ans du projet "Les voies romaines entre Lyon et Vienne"* » par Peter Leather.

Peter Leather : président de GAROM et chercheur associé au laboratoire ArAr, Lyon.

• Mise à jour du projet en 2015 avec présentation des derniers résultats des prospections terrestres.

• Le samedi 13 janvier 2018

« *Le commerce de Palmyre à l'époque romaine* », par Jean Baptiste Yon.

Jean Baptiste Yon : directeur de recherche au CNRS (laboratoire HiSoMA, Lyon), docteur de l'université de Tours. Il a été pensionnaire scientifique à l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient (Damas, 1999-2002).

• Entre le I^{er} s. av. J.-C. et le III^e s. apr. J.-C., jusqu'à la reine Zénobie, la ville de Palmyre a tiré profit de son site d'oasis pour contrôler une partie du commerce caravanier entre la Méditerranée et l'Orient ; en Mésopotamie, dans le Golfe, en Arabie, et même en Inde, les marchands palmyréniens ont laissé des traces de leurs activités, tout en accumulant de formidables richesses, visibles dans la parure monumentale de la ville.

• Le samedi 3 février 2018

« *Zones portuaires Rhône/Saône à la lumière des nouvelles fouilles à Lyon-Vaise.* » par Benjamin Clément

Benjamin Clément : Archéodunum (responsable des fouilles actuelles de Sainte-Colombe) et chercheur associé au laboratoire ArAr, Lyon.

• Les installations portuaires de Lyon antique, liées à son développement commercial et qui devaient occuper les rives du Rhône et de la Saône, restent à ce jour très mal connues. Les fouilles menées à Vaise en 2016 sur près

d'un hectare, à l'occasion de l'aménagement de la ZAC Industrie Nord, ont révélé un débarcadère bordé d'entrepôts et desservi par une voie. Une petite nécropole ainsi que des latrines particulièrement bien préservées viennent compléter ces installations commerciales et nous donnent l'occasion de rouvrir ce dossier à la lumière des découvertes récentes..

• **Le samedi 17 mars 2018**

« *Entre Rhône et Loire : voies et territoires entre Lyon et Roanne* » par Romain Guichon.

Romain Guichon : archéologue et chercheur associé au laboratoire ArAr, Lyon.

• Passage naturel entre les bassins du Rhône et de la Loire, le Nord-Ouest lyonnais est au cœur de l'isthme gaulois décrit par le géographe Strabon. La question des territoires couvrant ce secteur stratégique est indissociable de celle des voies antiques reliant Lugdunum/Lyon à Rodumna/Roanne. A la lumière des données récentes issues de l'archéologie préventive et programmée.

• **Le samedi 28 avril 2018**

« *Les organisations de transport fluvial et les relations commerciales dans les vallées du Rhône et de la Saône à l'époque impériale* » par François Bérard.

François Bérard : professeur à l'Ecole Normale Supérieure, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques – où il enseigne l'épigraphie latine. A étudié particulièrement les inscriptions antiques de Lyon dont il prépare un corpus ; a publié *L'armée romaine à Lyon*.

• Les inscriptions lyonnaises témoignent de l'organisation du commerce fluvial en amont et en aval de Lyon (entreprises de transport fluvial par exemple) ; l'archéologie récente apporte sa contribution (zone portuaire de Saint-Georges sur la Saône). Le commerce du vin et de l'huile a enrichi les négociants lyonnais ou d'autres cités gauloises ; il témoigne du rôle joué par Lyon, intermédiaire entre le monde méditerranéen et les provinces romaines du Nord, en redistribuant les produits importés par eau ou par terre.

■ **Conférences proposées par le musée de Saint-Romain-en-Gal - Vienne**

Pensez à consulter le site départemental du musée ou inscrivez-vous pour recevoir la lettre numérique d'information.

• **Le samedi 7 avril 2018 à 15 h 30** « Peinture murale en Gaule romaine : une archéologie du décor », par Julien Boislève, toichographe, INRAP.

■ **Conférence proposée par le service municipal archéologique**, à l'occasion du Colloque international à Vienne : « Moniales et religieuses. V^e-XVIII^e siècles. Espaces communautaires au féminin » - organisé par l'UMR 5138 - ArAr

Archéologie et archéométrie (université de Lyon) du 16-18 novembre 2017 à la Médiathèque Le Trente, auditorium

• **Conférence le 16 novembre 2017 à 18 h 30 à la Médiathèque Le Trente, auditorium**

« *Architecture et organisation de l'espace ecclésial dans le monde monastique féminin* » par Nicolas Reveyron

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

■ **Exposition à l'office de tourisme du Pays viennois jusqu'au 4 novembre**

“*A la recherche des ponts perdus*” – Cette exposition s'appuie sur les travaux de l'archéologue, Laurence Brissaud, pour reposer la problématique du franchissement du Rhône, à l'époque romaine et au Moyen Age. A travers une sélection de documents historiques (gravures anciennes, peintures, plans), et en les combinant avec des observations archéologiques anciennes ou plus récentes, elle repositionne avec précision les ponts disparus, remplacés ou oubliés du site viennois. L'archéologue bénéficie aussi du concours et de la collaboration de la Compagnie Nationale du Rhône qui fait profiter la recherche des techniques mises en œuvre pour établir la cartographie du lit du fleuve, par des relevés bathymétriques, nécessaires pour assurer la sécurité et la régularité des transports fluviaux.

Exposition itinérante, organisée par l'office de tourisme en partenariat avec la CNR ; accessible à tous.

■ **La mémoire du collège et lycée Ponsard**

Le Bulletin des Amis de Vienne vous invite à participer et vous lance un appel à recueillir vos témoignages.

Les années de collège ont généralement laissé des traces dans la mémoire de chacun. Pour les Viennois ce sont ces années passées **au collège et au lycée Ponsard** : souvenirs sur les professeurs, les cours, les surveillants, l'administration, et les incidents émaillant la vie scolaire : chahuts, camarades, règlement tatillon, cantine, etc...

Nous souhaiterions que vous puissiez évoquer les souvenirs de ces années-là ; aussi nous vous proposons de prendre la plume pour nous envoyer quelques lignes, ou un petit (ou un long) texte, vous pouvez le signer ou rester anonyme. Ces textes, rassemblés, seront publiés dans le bulletin et vous apporterez ainsi votre contribution à la mémoire du collège, tout cela sera illustré par des photos de classe.

Vous pouvez nous adresser vos textes soit manuscrits, soit dactylographiés, par voie postale à **Amis de Vienne, 5 rue de la Table Ronde, 38200 Vienne**, ou de préférence sous forme numérique (word), par mail amisdevienne@sfr.fr

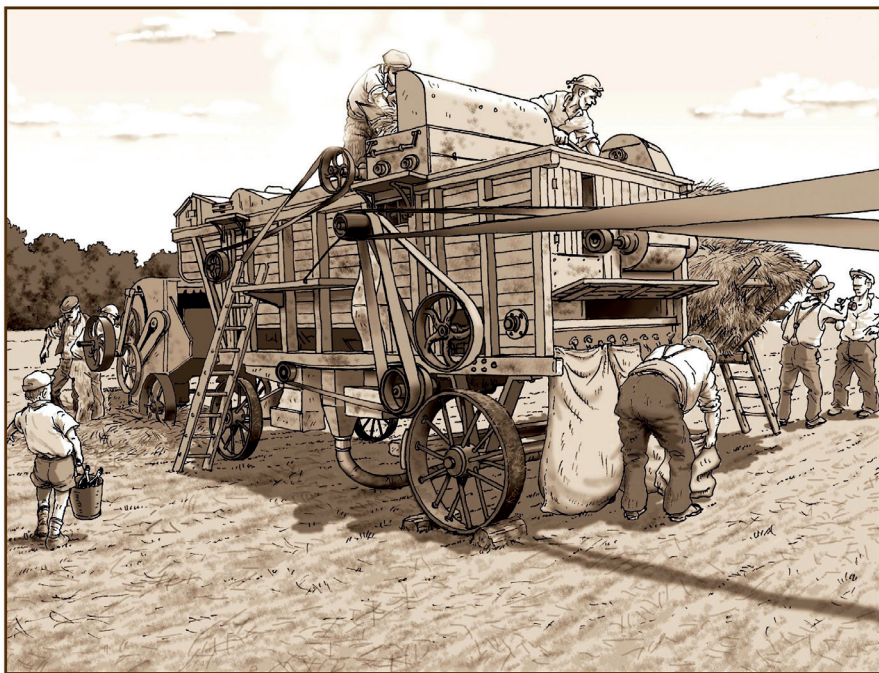
■ Vient de paraître :

À propos de la campagne viennoise et ses traditions paysannes

Un nouveau recueil d'André Trabet ; *"Papy, raconte-moi"*, 48 pages, 25 x 17 cm, 16 illustrations.

Après le succès de "La Saint-Cayon", paru l'an dernier et plusieurs fois réimprimée, André Trabet donne une suite à cette chronique douce-amère des années d'après-guerre dans la campagne viennoise. Illustré comme le précédent ouvrage par des dessins couleur sépia de Jean-Claude Jaillet, *"Papy, raconte-moi"* est dédié à sa petite-fille Inès, à qui il confie : *« Quand la guerre s'est terminée, en 1945, j'avais ton âge, neuf ans. Il ne s'agit pas de comparer nos modes de vie, mais de te faire découvrir une époque, à travers des faits que décrivent rarement les historiens. Pour les adultes, la vie était difficile. Mais pour nous, les enfants, elle était belle. Nous ne manquions de rien, parce que nous n'avions rien... »*. André Trabet aurait aimé en savoir davantage sur la vie de ses ancêtres. *« Du temps de mes grands-parents, c'était une autre vie, encore plus dépouillée, plus dure, avec les enfants au travail dès dix ans. Je regrette beaucoup qu'un de mes grands-pères ne me l'ait pas décrite. C'est pourquoi j'ai écrit ce livre. »*. Au fil des pages on retrouve (ou on découvre) tout un petit monde disparu avec le pattier, la couturière à domicile, les zazous, les cataplasmes et les ventouses, les gazogènes et les vieux tagazous...

[en vente en librairie et dépôts de presse de la région - 15 euros]



La batteuse (illustration de Jean-Claude Jaillet, avec l'aimable autorisation de l'auteur).